

Chapitre 3

Comment Dorothée sauva l'épouvantail

Quand Dorothée se retrouva seule,

elle commença à ressentir la faim.

Elle alla donc au buffet et se

prépara une tartine de pain beurrée.

Elle en donna un morceau à Toto,

puis de l'étagère, elle décrocha un

seau qu'elle alla remplir d'eau claire

et brillante au petit ruisseau. Toto

partit en courant, japper après les

oiseaux perchés sur les arbres. En

allant à sa recherche, Dorothée
aperçut, pendant aux branches, des
fruits délicieux; elle en cueillit
quelques-uns, se disant que cela
ferait l'affaire pour son petit déjeuner.
Puis elle retourna à la maison et,
sans oublier Toto, se servit un bon
verre de cette eau fraîche et limpide,
après quoi elle commença ses
préparatifs pour le voyage vers la
Cité d'Émeraude.

Dorothée n'avait qu'une robe de rechange; par chance, celle-ci était propre et se trouvait accrochée sur un porte-manteau à côté du lit. Elle était en guingan, à carreaux bleus et blancs, et si le bleu avait quelque peu passé à force d'être lavé, elle était encore très mettable. La fillette fit une grande toilette, passa la robe de guingan et noua sur sa tête son béguin rose. Elle prit un petit panier qu'elle remplit du pain du buffet et le

recouvrit d'un torchon bleu. Puis elle regarda ses pieds : ses chaussures étaient bien vieilles et bien usées.

– Jamais elles ne supporteront un long voyage, Toto, dit-elle.

Toto la fixa avec ses petits yeux noirs en remuant la queue, pour montrer qu'il avait compris.

Au même instant, Dorothée aperçut sur la table les souliers d'argent qui avaient appartenu à la Sorcière de

l'Est. Pourvu qu'ils m'aillent ! dit-elle
à Toto. C'est juste ce qu'il faut pour
faire une longue promenade, car ils
doivent être inusables. Elle enleva
ses vieilles chaussures de cuir et
essaya les souliers d'argent : on eût
dit qu'ils avaient été faits pour elle.
Enfin elle prit son panier.

– En route, Toto, dit-elle, nous
partons pour la Cité d'Émeraude
demander au grand Oz comment
retourner au Kansas.

Elle ferma la porte à double tour et mit précieusement la clé dans la poche de sa robe. Et c'est ainsi qu'en compagnie de Toto, trotinant sagement derrière elle, elle commença son voyage.

Il y avait plusieurs routes non loin de là, mais elle eut vite fait de trouver celle qui était pavée de briques jaunes. Peu après; elle cheminait d'un pas alerte en direction

de la Cité d'Émeraude, tandis que
ses souliers d'argent cliquetaient
joyeusement sur les durs pavés
jaunes de la chaussée. Le soleil
brillait fort, les oiseaux chantaient
gentiment et notre Dorothée ne se
sentait pas trop désemparée, pour
une petite fille arrachée subitement à
son pays et larguée au milieu d'une
contrée étrangère.

Au fur et à mesure qu'elle avançait,
la beauté du pays l'étonnait. De
chaque côté de la route, des
barrières fraîchement peintes, d'un
bleu délicat, entouraient des champs
qui regorgeaient de céréales et de
légumes. Visiblement, les Muntchkinz
étaient de bons fermiers, capables de
produire d'abondantes récoltes.

Parfois, lorsqu'elle passait devant une
maison, les gens sortaient pour la
regarder et lui faire une grande

révérence; car tous savaient que,
grâce à elle, la Méchante Sorcière
avait été anéantie et ils avaient
recouvré la liberté. Les demeures des
Muntchkinz avaient un aspect étrange
: toutes étaient rondes, coiffées d'un
gros dôme en guise de toit, et
peintes en bleu, car le bleu était la
couleur préférée, dans ce pays de
l'Est.

Vers le soir, comme Dorothée se
ressentait de la fatigue de sa longue
promenade et commençait à se
demander où elle passerait la nuit,
elle arriva devant une maison un peu
plus grande que les autres. De
nombreux couples dansaient sur le
gazon. Cinq petits musiciens jouaient
du crinclin aussi fort que possible, et
les gens étaient occupés à rire et à
chanter, tandis que, non loin de là,
se dressait une grande table chargée

de fruits, de noix, de tartes et de
gâteaux savoureux et de bien d'autres
délices.

Les gens accueillirent Dorothée
aimablement et l'invitèrent à souper et
passer la nuit en leur compagnie; il
faut dire que c'était la demeure d'un
des plus riches Muntchkinz de tout le
pays et il avait convié ses amis pour
célébrer leur délivrance du joug de la
Méchante Sorcière.

Dorothée avala un copieux souper et fut servie par le riche Muntchkin en personne; il s'appelait Boq. Puis elle s'assit sur un canapé et regarda les gens danser. Boq remarqua ses souliers d'argent.

– Vous devez être une grande enchanteresse, dit-il.

– Pourquoi ? demanda la fillette.

– Parce que vous portez des souliers d'argent et que vous avez tué la Méchante Sorcière. Ce n'est pas tout

: votre robe a des carreaux blancs;

or, seules les sorcières et les

enchanteresses portent du blanc.

– Ma robe a aussi des carreaux

bleus, dit Dorothée en défroissant sa

robe.

– C'est gentil à vous de porter ça,

dit Boq. Le bleu est la couleur des

Muntchkinz et le blanc, celle des

sorcières : c'est la preuve pour nous

que vous êtes une sorcière amie.

Dorothée ne trouvait rien à répondre;
tout le monde semblait la prendre
pour une sorcière, mais elle savait
pertinemment qu'elle n'était qu'une
petite fille comme les autres, arrivée
dans une étrange contrée par le
hasard d'un cyclone.

Quand elle fut lasse de regarder les
danseurs, Boq la fit entrer chez lui
et lui donna une chambre avec un
joli petit lit. Les draps étaient de

toile bleue et Dorothée y dormit
jusqu'au matin d'un profond sommeil,
avec Toto roulé en boule sur le tapis
bleu, à côté d'elle.

Elle avala un copieux déjeuner et
remarqua un amour de bébé

Muntchkin qui jouait avec Toto, lui
tirant la queue, poussant des cris et
riant, ce qui amusait beaucoup

Dorothée. Pour tout le monde, Toto
était une bête curieuse, car personne
n'avait jamais vu de chien auparavant.

– Est-ce loin, la Cité d'Émeraude ?

fit-elle.

– Je ne sais pas, répondit Boq

gravement, car je n'y suis jamais

allé. Les gens préfèrent éviter Oz,

sauf s'ils ont affaire à lui. Mais c'est

loin d'ici et cela vous prendra des

jours et des jours. Notre pays est

riche et agréable; par contre, il vous

faudra traverser des endroits

inhospitaliers et dangereux, avant

d'arriver au terme de votre voyage.

Voilà qui inquiétait un peu Dorothée,
mais seul Oz le Grand pouvait l'aider
à retourner au Kansas; s'armant de
courage, elle résolut donc de ne pas
rebrousser chemin. Elle fit ses adieux
à ses amis et reprit la route de
briques jaunes.

Au bout de quelques lieues, elle
s'arrêta pour se reposer, grimpa sur
une barrière en bordure de la route,
et s'assit. Un grand champ de blé

s'étendait de l'autre côté de la
clôture; non loin de là, elle aperçut
un Épouvantail, qu'on avait perché au
bout d'un pieu pour éloigner les
oiseaux du blé mûr.

Le menton dans la main, Dorothée
examinait pensivement l'Épouvantail.

Un petit sac bourré de paille lui
servait de tête, sur lequel on avait
peint des yeux, un nez, une bouche,
pour lui faire un visage. Un vieux

chapeau pointu et bleu, ayant
appartenu à quelque Muntchkin, était
juché sur son crâne ; le reste du
personnage consistait en un costume
usé, d'un bleu délavé, et pareillement
empaillé. Aux pieds, on lui avait mis
des bottes à revers bleus, comme
chacun en portait dans le pays. Un
pieu piqué dans son dos maintenait
ce mannequin
au-dessus des épis.

Comme Dorothée dévisageait
gravement l'étrange face peinte de
l'Épouvantail, elle eut la surprise de
le voir cligner lentement de l'œil dans
sa direction. Tout d'abord, elle crut
s'être trompée : au Kansas aucun
Épouvantail ne cligne de l'œil; mais
voilà que le mannequin lui adressait
un signe amical de la tête. Elle
descendit alors de la barrière et
s'approcha, tandis que Toto courait
autour du pieu en aboyant.

– Bonne journée, dit l'Épouvantail

d'une voix plutôt enrouée.

– Vous avez parlé ? demanda la

fillette, très étonnée.

– Sans doute, répondit l'Épouvantail;

comment allez-vous ?

– Assez bien, merci, répliqua poliment

Dorothée; et vous ?

– Ça ne va pas fort, dit l'Épouvantail

en souriant, car c'est bien ennuyeux

d'être là, perché nuit et jour, à

effrayer les corbeaux.

– Vous ne pouvez pas descendre ?

– Non, ce pieu est enfoncé dans
mon dos. Si vous vouliez bien me
l'ôter, je vous en serais très
reconnaissant.

Dorothée se hissa jusqu'aux deux
bras et enleva le mannequin, qui,
bourré de paille, ne pesait pas lourd.

– Merci beaucoup, dit l'Épouvantail,
une fois posé à terre. Je me sens
un autre homme.

Dorothée était très intriguée; un homme en paille qui parlait, qui s'inclinait et lui emboîtait le pas, tout cela lui paraissait plutôt bizarre.

– Qui êtes-vous ? demanda

l'Épouvantail en bâillant, après s'être étiré, et où allez-vous ?

– Mon nom est Dorothée, dit la

fillette, et je me rends à la Cité

d'Émeraude pour demander à Oz le

Grand de me renvoyer au Kansas.

– Où est la Cité d'Émeraude ?

questionna- t-il, et qui est Oz ?

– Comment, vous ne savez pas ?

répliqua- t-elle, surprise.

– Bien sûr que non, je ne sais rien

du tout. Voyez-vous, je suis empaillé.

Je n'ai donc pas de cervelle,

répondit-il tristement.

– Oh, dit Dorothée, j'en suis navrée

pour vous.

– Pensez-vous, demanda-t-il, que si

j'allais avec vous à la Cité

d'Émeraude, Oz me donnerait un
peu de cervelle ?

– Je ne peux pas vous l'assurer, fit-
elle, mais vous pouvez toujours

m'accompagner. Si Oz refuse de vous
donner de la cervelle, vous n'en
serez pas plus mal pour autant.

– C'est juste, dit l'Épouvantail. Voyez-
vous, ajouta-t-il sur le ton de la
confiance, ça ne me dérange pas
d'avoir les jambes, les bras et le
corps empaillés, au contraire : on ne

risque pas de me faire du mal. Si on
me marche sur les orteils ou qu'on
m'enfonce une épingle, ça n'a aucune
importance, puisque je ne sens rien.

Mais je ne veux pas qu'on me traite
de sot, et si ma tête, au lieu d'avoir
une cervelle comme la vôtre, reste
bourrée de paille, comment
apprendrai-je jamais quelque chose ?

– Je vous comprends, dit la petite
fille qui était vraiment désolée pour
lui. Si vous voulez venir avec moi, je

demanderais à Oz de faire pour vous
tout ce qui sera en son pouvoir.

– Merci, répondit-il avec
reconnaissance.

Ils regagnèrent la route, Dorothée
l'aidant à franchir la barrière, et
prirent le chemin de briques jaunes
qui menait à la Cité d'Émeraude.

Toto, au début, n'apprécia guère le
nouveau venu. Il grognait en le
reniflant comme si un

nid de rats avait logé dans sa paille.

– Ne faites pas attention à Toto, dit

Dorothée à son nouvel ami, il ne

mord jamais.

– Oh, je n'ai pas peur, répliqua

l'Épouvantail, il ne peut pas faire de

mal à ma paille. Je vous en prie,

laissez-moi porter votre panier. Ce ne

sera pas une corvée pour moi, car

j'ignore la fatigue. Je vais vous

confier un secret, ajoutât-il, tout en

marchant ; il n'y a qu'une chose au monde qui me fasse peur.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda

Dorothée. Le fermier Muntchkin qui vous a fabriqué ?

– Non, répondit l'Épouvantail ; c'est une allumette enflammée.